Ami du Clergé du 1er décembre 1938

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons d'Avent sur S. Jean-Baptiste. — IV. *4e Dimanche :* Le témoignage rendu à Jean par Jésus, 641.
Instructions du dimanche. — III *bis. 3e Dimanche de l'Avent :* (A des jeunes gens d'un collège) « Qui es-tu ? » 645. — IV. *4e Dimanche :* La voie du plaisir, 647. — V. *Noël :* Les trois mots du jour, 649.
Courtes instructions sur le Symbole. — LXVIII. L'existence du purgatoire, 651.
Sermons pour Noël. — I. Les leçons de la Nativité, 652. — II. Paix aux hommes, 655.

SERMONS D'AVENT SUR S. JEAN-BAPTISTE

IV

4e Dimanche

LE TÉMOIGNAGE RENDU A JEAN PAR JÉSUS

Mes bien chers frères,

Ah ! le bon et loyal serviteur que fut S. Jean-Baptiste ! L'Eglise l'a toujours traité avec la plus auguste faveur dans sa piété et dans sa liturgie : c'est qu'elle estime les hommes et les siècles à la mesure du témoignage qu'ils rendent au Christ, et sur ce plan le Précurseur occupe une place incomparable qu'aucun saint ne saurait lui envier.

Ne soyons donc pas surpris, m. f., de l'éclat particulier dont sa fête était entourée, éclat qui nous permet de mieux comprendre l'immense popularité de S. Jean.

Pour célébrer sa Nativité, que l'on considérait comme la Noël d'été, on se préparait autrefois non pas seulement par une vigile solennelle, mais encore par un carême entier, qui rappelait par sa durée et ses prescriptions l'Avent du Seigneur.

Les prêtres célébraient ce jour-là trois messes, comme pour la naissance du Sauveur : la première, à la nuit close, rappelait son titre de Précurseur ; la seconde, au point du jour, honorait son baptême ; la troisième, à l'heure de Tierce, exaltait sa sainteté.

Que d'enfants portaient son nom ! Que de cités, de royaumes, d'églises, d'abbayes, de baptistères surtout, lui étaient consacrés !

Et le soir, c'étaient dans toute la chrétienté ces feux de la Saint-Jean, que les populations chrétiennes de plusieurs de nos provinces françaises ont pieusement conservés. Ils symbolisaient la joie universelle qui devait accompagner la naissance du fils de Zacharie et d'Elisabeth. « Comme une lampe ardente et luisante, nous dit Dom Guéranger, à qui j'emprunte tous ces détails, Jean était apparu dans la nuit sans fin, et pour un temps la Synagogue avait voulu se réjouir de ses rayons ; mais déconcertée par sa fidélité qui l'empêchait de se donner pour le Christ et la vraie lumière, irritée à la vue de l'Agneau qu'il montrait comme le salut du monde et non pas seulement d'Israël, la Synagogue s'était bientôt retournée vers la nuit ».

Mais la Gentilité reconnaissante avait réparé l'ingratitude de la Synagogue, et sans confondre « la lumière empruntée du Précurseur » avec l'éclat du Soleil de Justice, elle n'en saluait pas moins avec enthousiasme cette lumière qui avait été pour l'humanité l'annonce des splendeurs messianiques.

Reconnaissons encore une fois le langage et la conduite inspirée de l'Eglise, qui a réservé les honneurs de son triomphe à elle à celui que Dieu avait choisi pour témoin de son propre Fils. Aussi bien ne fait-elle que confirmer devant le peuple chrétien l'estime unique de Jésus pour son Précurseur, témoignage d'une importance telle que nous lui réserverons toute cette instruction. Ainsi donc, après avoir étudié le témoignage de Jean sur Jésus dans notre précédente instruction, nous pourrons mieux comprendre, toujours à la lumière de l'Evangile, la conduite de Jésus à l'égard de Jean-Baptiste.

Cette conduite de Jésus, nous la résumerons, pour la clarté de notre sujet, en trois propositions principales : 1° il se fait baptiser par lui : quel honneur ! 2° il authentique sa mission : quelle certitude ! 3° il proclame lui-même sa grandeur : quelle dignité !

Seigneur, qui avez récompensé si magnifiquement l'humilité, la fidélité, la constance de votre serviteur, illuminez nos yeux, afin que nous comprenions mieux le service intègre que vous attendez de notre faiblesse, et la récompense que vous décernez à la générosité !

I. — *Jésus s'est fait baptiser par Jean : quel honneur pour le Précurseur !*

Le baptême de Jésus est un des faits de la vie du Sauveur qui ne retient que fort peu l'attention des fidèles. Sans doute ils ne sauraient ignorer, et le catéchisme le leur rappelle en termes formels, qu'à cette occasion la Trinité tout entière se manifesta et que Jean-Baptiste fut le témoin du prodige. En étudiant dimanche dernier le témoignage rendu à Jésus par Jean, il nous a été facile de souligner son importance. Mais nous l'avons plutôt considéré sous l'aspect du témoignage rendu à Jésus par Jean ; aujourd'hui nous l'examinerons sous l'aspect du témoignage rendu à Jean par Jésus.

Voici trois réflexions qui vont retenir notre attention, m. f. : Jésus a demandé le baptême ; il s'est fait baptiser par Jean ; il a reçu le baptême de Jean.

1° *Jésus a demandé le baptême.* — Dans la foule qui se presse autour de lui pour recevoir le baptême de pénitence qu'il administre, Jean vient de reconnaître tout à coup, ô surprise qui le confond, Jésus lui-même !

On pressent la profondeur du débat qui s'institue immédiatement en lui, comme si un humble prêtre voyait s'avancer vers lui le Souverain Pontife lui-même pour lui demander le sacrement de Pénitence. Et encore la comparaison est-elle très imparfaite, car il ne s'agit pas ici d'une créature, fût-elle constituée dans la plus éminente des

dignités terrestres, mais de Dieu lui-même qui s'en vient vers sa créature.

L'humilité de Jean éclate alors en une de ces paroles dont les pécheurs que nous sommes sentent au plus intime d'eux-mêmes l'absolue sincérité : « C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par vous, et c'est vous qui venez à moi ! »

Que va répondre le Sauveur dans cette lutte d'humilité ? « Laisse faire pour l'instant, car il convient que nous accomplissions toute justice ».

Jean avait dissuadé Jésus d'une démarche humiliante qui le confondait avec le commun des pécheurs. Mais Jésus, qui vient sur terre pour porter le péché du monde, entend par sa première démarche publique se solidariser avec les pécheurs. En se soumettant à un rite de purification, il prend l'attitude humiliée du pécheur. Il se fait semblable à nous pour nous rendre semblables à lui : ce sera la loi de sa vie entière. Et Jésus ajoute cette parole : « Il convient qu'ainsi nous accomplissions toute justice »... Toute justice, c'est-à-dire tout ce qu'il est juste de faire pour exécuter le plan de mon Père concernant la rédemption du monde.

« Alors, nous dit l'Evangile, Jean le laissa faire ». S'il nous est ici-bas interdit de pénétrer dans l'âme sanctifiée du Précurseur, pour connaître son bouleversement en présence d'une telle attitude, qui confond notre orgueil et qui condamne dans leur principe les manifestations de ce que nous appelons pompeusement notre dignité personnelle, respectons le secret que n'a pas dévoilé l'Evangile. Mais adorons, avec la conscience accrue de notre misère, l'humilité faite homme dans la personne du Fils de Dieu qui demande le baptême, et l'humilité de l'homme dans la personne de celui qui se reconnaît indigne, malgré sa sanctification dès le sein de sa mère et l'excellence de sa vie, de remplir un tel rôle auprès de son Dieu.

2° *C'est à Jean que Jésus a demandé le baptême.* — S'il nous est interdit de pénétrer plus avant dans l'âme de Jean-Baptiste pour mesurer son émotion, efforçons-nous de comprendre sa joie d'avoir été choisi, lui, humble créature, pour baptiser l'Homme-Dieu.

Oh ! sans doute, jusqu'à la fin de sa vie, Jean se redira qu'il est indigne de dénouer la courroie de sa sandale, et c'était là, rappelons-le, une fonction réservée aux seuls esclaves.

Mais enfin, au milieu des longues épreuves qui l'attendent, et qui vont jalonner sa vie jusqu'à l'heure du sacrifice suprême, n'a-t-il pas dû se dire et se redire : « C'est moi, oui, c'est moi que Jésus a choisi ! Il est mon Dieu, et je ne suis que la plus humble de ses créatures. Et cependant je revois son regard, j'entends ses paroles, je le vois tandis qu'il descend dans le Jourdain et que de mes mains tremblantes je fais sur lui l'ablution purificatrice. Lui, et moi !... » Croyez-vous, m. f., qu'il en faille davantage pour embaumer une vie humaine, et qu'une telle récompense réservée à un bon serviteur ne le fasse pas déjà participer sur cette terre où l'on pleure aux ivresses de la béatitude ?

A nous prêtres, il est peut-être réservé de deviner (oh ! combien imparfaitement !) le bonheur de Jean, quand dans le secret du tribunal de la Pénitence, Dieu, oubliant notre indignité, nous fait l'insigne honneur de jeter à nos genoux une âme sainte (car il y a des saints ici-bas). Et malgré toute la distance qui sépare la créature du Créateur, nous prenons Dieu à témoin de notre indignité de recevoir un tel honneur et nous le remercions de nous avoir choisis. Et dans la vie de tout prêtre, il est de ces heures d'une douceur incomparable, dont le souvenir est un réconfort en même temps qu'une invitation à ne pas se contenter de la médiocrité.

Oui, c'est à Jean, sa créature, que Jésus a demandé le baptême !

3° *Jésus a reçu le baptême de Jean.* — Jean baptisait dans le Jourdain tous ceux qui se présentaient à lui. Mais comme ce baptême était nouveau, les pharisiens et les partisans de la Synagogue en jugeaient diversement. Quelques-uns l'approuvaient, d'autres le blâmaient ; ceux-ci l'estimaient bon et profitable, tandis que d'autres le rejetaient comme superstitieux et inutile. On demandait à Jean en vertu de quoi il s'attribuait la puissance de baptiser, puisqu'il n'était pas le Christ : « *Quid ergo baptizas, si non es Christus ?* » Or voici que le Christ lui-même rend hautement témoignage de la validité et de l'efficacité du baptême de Jean. « Et quel témoignage ? Le plus éclatant, remarque Bourdaloue, mais aussi le plus surprenant de la part d'un Dieu ; car tout Dieu qu'il est, il reçoit ce baptême de pénitence, qui disposait alors les hommes à la rémission des péchés et au baptême de la loi de grâce..., afin de convaincre par là tous les esprits que le baptême de Jean est donc un baptême salutaire ; qu'il est saint et qu'il est de Dieu, puisque Lui, qui est Fils de Dieu, en veut bien user ».

Quel honneur pour le Précurseur de voir ainsi son ministère approuvé jusque dans les actes mêmes où il agissait comme mandataire divin !

Jésus s'est fait baptiser par Jean : quel honneur pour celui-ci !

II. — *Jésus authentique la mission de Jean : quelle certitude !*

Jean ne pouvait plus désormais douter de la valeur du baptême qu'il administrait au nom de Dieu et sous l'inspiration de l'Esprit-Saint. Jésus fera plus encore que de recevoir son baptême : il condescendra au désir de son serviteur et répondra à ses questions de manière à l'établir dans une confiance inébranlable touchant l'authenticité de sa mission.

Il lui fait l'honneur de lui répondre.

Il fait des miracles à son occasion.

Il veut que Jean soit convaincu de ne s'être pas trompé.

1° *Il lui fait l'honneur de lui répondre.* — Vous vous rappelez, m. f., en quelles circonstances : nous en avons déjà rapporté le détail dans une précédente instruction. Si nous y revenons aujourd'hui, c'est pour y chercher, comme nous l'avons fait pour le baptême, non plus le témoignage de Jean, mais celui de Jésus.

Les Juifs unanimement étaient désireux de connaître la véritable personnalité du nouveau thaumaturge dont les prodiges soulevaient d'enthousiasme et de curiosité la Judée et la Galilée, et

attiraient sur ses pas non seulement la foule des malades et des perclus, mais encore la troupe des âmes fidèles qui attendaient anxieusement l'apparition du Messie.

Une question, la même, se présente à tous les esprits et se presse sur toutes les lèvres. Déjà les envoyés de la Synagogue l'ont posée à Jean formellement, et nous savons avec quelle loyauté il a répondu spontanément qu'il n'était pas le Christ, mais que sa mission consistait à préparer les voies d'un plus puissant que lui qui devait venir. Ils reviendront se mêler à la foule des auditeurs de Jésus, et à la première occasion ils le presseront de se déclarer et de dire ouvertement s'il est ou non le Messie.

Mais l'heure du Fils de Dieu n'a pas encore sonné : sa sagesse divine juge que les esprits ne sont point encore suffisamment préparés à recevoir la grande révélation de sa divinité ; aussi la question posée par les pharisiens et les envoyés des princes des prêtres demeure-t-elle sans réponse pour le moment.

Traitera-t-il de même son fidèle serviteur ? Ah ! m. f., qu'elle est donc ineffable la bonté de Jésus ! Ce que l'orgueil n'a point obtenu, Jésus le réserve au prisonnier d'Hérode : c'est à Jean, dont pourtant il n'attend plus rien, sinon le témoignage de son sang, qu'il répondra par la bouche de ses disciples. Jésus fait à Jean l'honneur de lui répondre, et pour cela,

2° *Il fait des miracles à son occasion.* — L'Evangile ne nous apprend pas que Jean-Baptiste lui-même ait accompli des miracles de son vivant, sa vie rendant à elle seule un témoignage suffisant de sa sainteté. Mais de même que plus tard Dieu se laissera toucher par l'intercession de sa Mère et des saints, de même il profite de la question posée par le Précurseur pour opérer des miracles éclatants.

Les disciples de Jean ont répété au divin Maître la question textuelle qu'ils sont chargés de lui poser : « Es-tu celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre ? » — Et Jésus leur répondit : « Allez et rapportez à Jean ce que vous voyez et ce que vous entendez : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent et les pauvres sont évangélisés ».

Et ce que Jésus leur énonce en détail, ne l'ont-ils pas vu de leurs propres yeux ? Oui, ils ont vu et entendu des merveilles : la maladie a cédé sous la volonté de Celui qui lui commande en maître, les yeux fermés se sont rouverts à la lumière, des jambes inertes se sont mises en mouvement, des lépreux, — des maudits, — ont vu leurs plaies affreuses se sécher instantanément, comme plus tard à Lourdes se cicatriseront des lupus horribles, des morts ont retrouvé la vie, et la bonne nouvelle, pressentie par Jean, a été annoncée aux humbles de la terre, à ceux qui conservent dans l'indigence la plus navrante la plus douce des richesses, leur âme.

Cela, ils l'ont vu et sont prêts à en rendre témoignage. Ont-ils besoin d'autres précisions ? Sans doute le thaumaturge qui a opéré de tels prodiges ne leur a pas déclaré ouvertement : « Je suis le Messie », mais il a accompli sous leurs yeux, à sa volonté, les œuvres révélatrices du Messie, prédites solennellement par le prophète Isaïe.

Et sans attendre davantage, les envoyés de Jean regagnent sa prison, afin de rendre compte de leur mission et raconter à Jean que Jésus lui a répondu en faisant des miracles à son occasion.

3° *Car Jésus veut que Jean soit convaincu de ne s'être pas trompé.* — Suivons-les, m. f., ces disciples fidèles et diligents, et accompagnons-les dans le cachot où Jean est enchaîné.

En hâte ils ont franchi la distance qui les sépare de Machéronte, tant ils sont désireux de rendre compte de leur mission. Leur foi en Jésus s'est affermie : en vérité, un homme ne pourrait accomplir de tels prodiges.

Quant à Jean, il se réjouit dans le plus intime de son cœur : il se sent envahi par une douce confiance, et de son âme monte un hymne de reconnaissance vers Dieu qui a daigné confirmer sa foi et raffermir en même temps celle de ses disciples, qui seront demain les premiers apôtres du Sauveur.

Ils quittent bientôt la prison de leur maître ; mais Jean a reçu désormais la complète révélation de la bonne nouvelle annoncée par Jésus. Il attendait des œuvres de justice, et Jésus accomplit des œuvres de miséricorde. L'Esprit-Saint, qui l'avait comblé de ses dons dès le sein de sa mère, lui infuse alors la vérité divine, tellement plus belle que toutes les conceptions humaines, tellement plus enthousiasmante que les rêves les plus élevés ; et dans son âme prédestinée la miséricorde et la vérité se rejoignent dans la personne du Messie qu'il annonçait à ses frères : « *Misericordia et veritas osculatæ sunt* ».

Croyons, m. f., que l'obscurité du cachot fut moins pénible et que la solitude écrasante fut parfois douce à celui qui savait désormais avec certitude que Jésus avait authentiqué sa mission de Précurseur, qu'il avait bien voulu répondre à ses questions, et que le miracle avait fleuri sous sa main pour confirmer et récompenser la foi de son Envoyé.

III. — *Jésus proclame la grandeur de Jean : quelle dignité !*

Les délégués de Jean sont à peine repartis que Jésus fait entendre à son sujet les paroles les plus élogieuses que l'Evangile ait mises dans la bouche du Sauveur. En vérité, si nous désirons savoir le sentiment de Jésus sur Jean-Baptiste, il nous suffira de nous joindre à la foule des auditeurs et nous entendrons attester son éminente dignité. Jésus en effet va rendre témoignage à sa fermeté, à son austérité, à sa sainteté.

1° *A sa fermeté.* — Pour faire l'éloge du Précurseur, Jésus a attendu que les disciples de Jean se fussent éloignés, afin qu'un tel éloge ne prît pas, aux yeux des auditeurs, l'aspect d'une flatterie intéressée.

Parmi ceux qui l'entourent, Jésus reconnaît des auditeurs de Jean, baptisés par lui au bord du Jourdain. Quand il s'adresse à eux, il évoque, au moyen d'une comparaison familière, le milieu où la prédication de Jean les avait attirés : le désert et les bords du Jourdain où les roseaux croissent

en touffes. « Qu'êtes-vous allés voir dans le désert ? leur dit-il. Un roseau agité par le vent ? »... Un roseau, c'est-à-dire cette chose inconstante et flexible, que le moindre souffle agite et que sa souplesse même entraîne aux attitudes les plus diverses commandées par les impulsions capricieuses de la brise. Jean, certes, n'est pas de ces opportunistes, de ces êtres à l'échine souple plus enclins à courber les épaules qu'à redresser le front, qui dosent leurs paroles selon le milieu et les circonstances, et qui, dans la crainte d'avoir à proclamer leur foi, préfèrent la tactique plus facile, mais combien moins noble, du respect humain.

Celui qui a prêché la pénitence et flagellé de ses apostrophes sévères l'hypocrisie des pharisiens, celui dont les paroles justicières ont attiré sur lui la colère d'Hérode et la vengeance d'Hérodiade, non, celui-là ne ressemble pas à un roseau. C'est une âme solide et robuste, une volonté infrangible quand l'honneur de Dieu est en jeu. On ne se dérange pas pour aller contempler au désert les évolutions d'un roseau : on va admirer la fermeté d'un saint. Le P. de Foucauld, dix-neuf siècles plus tard, nous a prêché la même leçon, qui rend un hommage lointain à la fermeté de Jean.

2° *A son austérité aussi.* — Car Jésus continue son éloge : « Qu'êtes-vous donc allés voir dans le désert ? Un homme vêtu d'habits luxueux ? Mais ceux qui portent des vêtements précieux et vivent dans les délices, habitent dans les palais des rois ». En vérité Jésus fait à ses auditeurs l'honneur de croire que ce n'est pas la vue d'un être voluptueux et richement vêtu qui les attire au désert, où sa présence serait aussi surprenante que déplacée : il vit dans les endroits où l'on s'amuse, où la volupté est reine, où les gens sont jaugés au poids de leurs bijoux ou à l'éclat de leurs habits. N'est-ce pas une allusion à la fois discrète et précise à ce palais d'Hérode où l'on a emprisonné Jean ?

Tous ceux qui entendent les paroles de Jésus connaissent l'austérité de Jean : son costume rudimentaire et sa nourriture plus que frugale. C'est à cet homme, oublieux de lui-même et de ses aises dans son austérité, que Jésus rend ainsi un hommage public. Sa vie mortifiée n'est-elle pas la condamnation éclatante de la volupté aux mille formes, et la parole de Jésus n'est-elle pas l'exaltation solennelle de Jean et de ceux qui à sa suite ont pratiqué une austérité aussi complète ? Tout à l'heure nous évoquions le souvenir du P. de Foucauld ; ne nous est-il pas permis maintenant de saluer humblement la figure ascétique et combien attachante de cet autre Jean-Baptiste qui fut le grand mortifié du siècle passé, le modèle qui nous dépasse tous de sa hauteur, S. Jean-Baptiste-Marie Vianney, curé d'Ars ? Les reliques émouvantes contenues dans le presbytère d'Ars nous permettent de penser que Jésus eût salué son austérité à l'égal de celle de son Précurseur.

3° *Fermeté, austérité ;* j'ai dit aussi : *sainteté.* — Car Jésus va parfaire et couronner magnifiquement son témoignage. « Qu'êtes-vous donc allés voir ? Un prophète ? Oui, je vous le déclare, et plus qu'un prophète. C'est de lui qu'il est écrit : Voici que j'envoie mon messager devant ta face, qui préparera ta voie devant toi. En vérité je vous le dis : parmi ceux qui sont nés de la femme, nul ne s'est levé plus grand que Jean-Baptiste ».

Oui, Jean est bien plus qu'un prophète, car il n'a pas seulement été un prédicateur inspiré au nom de Dieu. Il fut le messager qui prépara directement la venue visible du Messie, et cette qualité suffirait à lui conférer une dignité d'une grandeur unique. Si éminents qu'aient été un Moïse, un Samuel, un David, un Isaïe, un Jérémie, Jean-Baptiste leur est supérieur en tant qu'il est Précurseur du Messie. Autrement dit, selon l'avis de commentateurs très autorisés, l'éloge de Jésus signifie que « personne n'a été suscité par la vocation divine pour un ministère aussi excellent ». Dans l'ordre de la sainteté, il n'est donc pas impossible que certains aient égalé et même dépassé le fils de Zacharie et d'Elisabeth ; mais en vérité aucun être n'aura mérité une dignité comparable à la sienne, en raison du choix de prédilection dont il a été l'objet.

Recueillons avec piété un témoignage aussi clair, jailli de la bouche de l'Infaillible, de Celui qui sonde les reins et les cœurs et juge les hommes à leur vraie valeur.

* *

Jésus s'est fait baptiser par Jean : quel honneur !

Jésus a authentiqué la mission de Jean : quelle douce certitude !

Jésus a pris soin de proclamer lui-même la grandeur de son Envoyé : quelle dignité !

Et cependant Notre-Seigneur a ajouté une parole qui nous était destinée, quand il a proclamé à la fin de l'éloge dont il vient d'être question : « Le plus petit dans le Royaume de Dieu est plus grand que lui ». Jean, en effet, parce qu'il appartient à l'ancienne Loi, ne peut prétendre qu'au titre d'ami de l'Epoux. Mais tout chrétien, chacun de nous par conséquent, m. f., appartient à l'Epoux, c'est-à-dire à Notre-Seigneur, à un titre meilleur, par son baptême, puisqu'il est membre du Corps mystique du Christ qui est l'Eglise, et fait donc partie intégrante de l'Epouse du Christ elle-même.

Ainsi donc n'oublions jamais, m. f., que notre noblesse chrétienne nous oblige à une sainteté plus grande. Et pourtant celle de Jean-Baptiste nous écrase. Que du moins son exemple nous attire vers une vie plus donnée à Celui qui se donne à nous par le canal de la vie divine et des sacrements qui l'alimentent !

Aucun de nous, certes, ne peut rêver que Jésus lui rende le témoignage public qu'il a rendu à Jean. Mais notre ambition peut et doit se hausser jusqu'à désirer qu'à l'heure inéluctable de la reddition des comptes, Jésus nous rende le témoignage d'une vie chrétienne et apostolique, le seul qui doive compter pour nous, puisqu'il nous introduira dans la cité des saints, où nous contemplerons dans la lumière de son incomparable béatitude le Messager du Christ, celui à qui nous redirons, au terme de ces méditations évangéliques : « Saint Jean-Baptiste, priez pour nous ! » Ainsi soit-il !

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

III *bis*

3e Dimanche de l'Avent

A des jeunes gens d'un collège

« QUI ES-TU ? »

Mes chers amis,

Une terre inculte, étendant au loin ses ondulations, puis tout à coup s'affaissant pour creuser une vallée profonde ; des rives escarpées où la couleur tremblante des roseaux trace une ligne sombre dans l'éclat des lauriers ; le Jourdain majestueux et comme fier d'avoir été chanté par les prophètes ; sur la berge, des foules qui arrivent curieuses, ou qui s'éloignent, le front encore humide du baptême de Jean : tel est le cadre qu'il faut donner à l'évangile de ce jour. « Or, comme Jean baptisait, voici que des envoyés des Juifs lui demandèrent : « *Tu quis es ?* Qui es-tu donc, toi qui verses l'eau sur les fronts inclinés et fais soupirer les cœurs à qui tu prêches la pénitence ? *Qui es-tu ?* car il faut que nous le disions à ceux qui nous ont envoyés vers toi ! »

I

Qui es-tu ? C'est aussi la question que nous posons à tout ce qui nous entoure, poussés par notre invincible besoin de connaître. *Qui es-tu ?* demandons-nous au ciel qui promène ses mondes au-dessus de nos têtes. Et nous découvrons ses lois à force de génie. *Qui es-tu ?* demandons-nous à l'océan. Et à force d'audace nous lui arrachons les secrets de ses abîmes. *Qui es-tu ?* demandons-nous à la terre. Et sans trembler nous descendons les routes qui mènent dans ses entrailles ténébreuses. Rencontrons-nous quelque monument à demi-ruiné, une inscription effacée par le temps qui veut qu'on oublie tout ce qui ne vit plus ? Aussitôt nous lui posons la même question : *Qui es-tu ?* Et au fur et à mesure que viennent les réponses, l'humanité ajoute une page à son histoire, la science enregistre une vérité nouvelle, et nous qui aimons la science, nous goûtons une joie de plus.

II

Mais si nous interrogeons volontiers les autres, ne croyez pas, mes chers amis, que les autres soient moins curieux de savoir qui nous sommes.

Voyez ce qui se passe au collège. Arrive-t-il un nouvel élève ? Vite on fait cercle autour de lui, on le questionne pour savoir d'où il vient, quel est son nom, s'il est riche ou pauvre, s'il sera fort ou faible dans sa classe ? Oui, sans doute, mais surtout pour savoir ce qu'il vaut au point de vue moral. Toute la question est là. « Compterons-nous un complice de plus ? » se demandent les dissipés. Et les bons élèves se disent anxieusement : « Ah ! puisse-t-il être sérieux et faire honneur au collège ! »

Plus tard, ce sera la même chose. A peine le jeune homme a-t-il fait ses premiers pas dans le monde, que le monde s'approche doucement de lui et, par mille voix flatteuses, lui demande qui il est. Non pas que le monde se préoccupe outre mesure des origines, des talents, de la fortune de ce nouveau venu. Bien qu'il s'intéresse à ces questions, il ne leur prête pourtant qu'une attention distraite. C'est bien autre chose qu'il lui importe de savoir. Et quand il vous a déjà demandé peut-être : *Qui es-tu ?* quand il vous le demandera avec plus d'instance, le jour où, lancé dans son tourbillon, vous vivrez de sa vie, sachez-le bien, mes chers amis, c'est à votre cœur, c'est à votre âme que le monde parlera, ce sera d'eux qu'il attendra la réponse.

« *Qui es-tu ?* vous dira-t-il. Es-tu partisan de mes plaisirs et de mes doctrines faciles ? Ou bien compterais-tu parmi mes ennemis, parmi ceux qui désertent mes fêtes et servent le Dieu qui m'a maudit ? Réponds-moi, afin que je dise ton nom à mes fidèles et qu'ils accourent t'offrir la coupe des plaisirs, ou te jeter leurs plaisanteries moqueuses. »

Que répondrez-vous au monde ? Rien du tout. On ne répond pas à qui n'a pas mission pour nous interroger. Si le monde veut vous connaître, qu'il vous regarde et vous juge d'après vos œuvres. A votre front qui sait rougir, à la limpidité de votre regard, à la chaste réserve de vos lèvres, à la modestie de votre maintien, à la distinction de vos manières, à tous vos actes dictés par un sincère amour de Dieu et des hommes, en un mot, à tout cet ensemble qui prend le regard, les lèvres et le cœur du jeune homme craignant Dieu, le monde aura vite compris que vous ne lui appartenez pas.

Rappelez-vous les martyrs. A toutes les questions des tyrans et des bourreaux, ils ne faisaient qu'une seule réponse, toujours la même : « Je suis chrétien ! — Ton nom ? — Je suis chrétien. — Ton pays ? — Je suis chrétien. — Ta profession ? — Je suis chrétien. — Tu veux donc perdre ta fortune ?... On va t'exiler,... te livrer aux bêtes... — Je suis chrétien ! » Eh bien ! vous aussi, mes chers amis, comme les martyrs, jetez au monde, soit qu'il vous attire, soit qu'il vous menace, cette fière réponse. Ou plutôt, non, mais que votre vie tout entière rende ce son : « Je suis chrétien ! »

Pas d'hésitation surtout. Tout dépend de la manière dont on débute. Rien n'est plus facile à un jeune homme, qui s'est posé franchement comme chrétien, que de continuer pendant toute sa carrière. C'est ce qu'avait parfaitement compris le brave et saint colonel Paqueron, quand il écrivait à son fils nouvellement entré à Polytechnique : « Arbore ton drapeau tout de suite afin que l'on sache qui tu es. Il faut qu'après quarante-huit heures aucun de tes camarades n'ait un doute à ton sujet et ne se demande ce que tu penses. Sois toujours chrétien, simplement, mais franchement. N'aie pas peur de passer pour singulier. Voilà plus de quarante ans que, pour ma part, je suis très singulier. Et ni Dieu ni les hommes ne m'en ont encore puni ! » Belles paroles, mes amis, que je livre à vos méditations.

III

Mais il est d'autres voix que celles du monde pour vous poser la question que nous avons dite : « *Tu quis es ?* Qui es-tu ? »

L'œuvre de votre éducation, vous le savez, a un but très précis : former les jeunes gens que vous êtes aux habitudes qui font les hommes sérieux et les vrais chrétiens. En vous recevant dans cette maison, en acceptant de vous élever, nous, vos maîtres, nous nous sommes proposé un double but : faire de vous des jeunes gens instruits, aimant l'étude, appliqués au travail, avides des connaissances qui enrichissent l'esprit, et aussi des jeunes gens vertueux, ayant le goût de la piété, fidèles aux prati-

ques de la religion, préoccupés avant tout de leurs progrès dans le bien et des intérêts de leur âme.

A cette œuvre, nous consacrons tout notre temps, notre intelligence, notre cœur, notre liberté, notre repos. Une pensée nous soutient et nous encourage : c'est que nous travaillons à une œuvre incomparablement grande et noble, et que nous aurons contribué à donner à la Société des citoyens honorables, à l'Eglise des serviteurs dévoués, au ciel des élus. Voilà ce que vous devez être, et tel doit être le résultat de nos efforts.

Or, mes chers amis, êtes-vous ce que nous voulons vous faire ? Ou bien faut-il nous attendre à trouver en vous d'autres jeunes gens que ceux que nous avions rêvés ? *Tu quis es ?*

Après que le laboureur a confié sa semence à la terre, après qu'il a préparé le sol, qu'il a préservé ou débarrassé son champ des herbes malfaisantes et envahissantes, n'est-il pas juste qu'il se préoccupe de la moisson ? Et, s'il a semé du pur froment, voulez-vous qu'il espère récolter des épis quelconques ?

Eh bien ! nous aussi, nous nous préoccupons de votre avenir, et pour des raisons infiniment plus élevées que le laboureur, nous nous demandons, nous vous demandons ce que nous pouvons espérer de vous : « *Tu es qui venturus es, an alium exspectamus ?* Etes-vous les jeunes gens que nous attendons, ou faut-il en espérer d'autres que vous ? »

Hélas ! il en est peut-être parmi vous que nous pourrions, au point de vue moral et spirituel, ranger dans l'une ou l'autre catégorie de ces malheureux disgraciés dont il est parlé dans l'évangile de ce jour.

Cæci, aveugle, le jeune homme qui se laisse éblouir par les illusions et les faux mirages du monde, de ses richesses, de ses honneurs, de ses plaisirs.

Claudi, boiteux, le jeune homme qui, au lieu de marcher résolument dans la voie du bien, du devoir, y chemine d'un pas indécis, inégal.

Leprosi, lépreux, le jeune homme qui se laisse envahir par les défauts qu'engendre la négligence, le manque de vigilance ou de fermeté, qui s'adonne à de funestes habitudes d'orgueil, de paresse, de sensualité.

Surdi, sourd, le jeune homme qui n'écoute point les reproches de sa conscience, les avertissements de ses maîtres, la voix intérieure de Dieu.

Mortui, mort, le jeune homme qui commet le péché et qui y demeure.

Pauperes, pauvre, indigent, dénué des richesses de la grâce, le jeune homme qui se prive par sa faute de l'amitié divine et se rend par son péché incapable d'acquérir aucun mérite nouveau.

Arundinem vento agitatam, un roseau agité par le vent, le jeune homme à la volonté faible, inconstante, mobile comme le roseau, fragile comme lui.

Hominem mollibus vestitum, un être efféminé, le jeune homme qui a contracté des habitudes de mollesse dont il est devenu l'esclave et qui le rendent incapable d'aucun effort sérieux et suivi.

IV

Voilà, mes chers amis, les craintes que nous nous formons parfois, sans vous le dire, à votre sujet. Mais n'y a-t-il pas une voix encore qui vous demande : « Jeune homme, qui es-tu ? » Ah ! cette voix, écoutez bien, elle ne retentit pas au dehors, terrible ou caressante. Non, c'est un murmure ininterrompu, qui s'élève des profondeurs de l'âme, aux heures tranquilles. Ne l'avez-vous jamais entendu, le soir, lorsque vous laissiez votre pensée courir sur les mille chemins du souvenir, lorsque vous songiez au foyer de chez vous, à vos études, à votre passé, à votre avenir, à tout ce monde de choses qui constitue votre vie d'écoliers, et dont chacune éveille en vous un sourire, une larme ou une espérance ?

C'était la voix de votre conscience, qui, elle, a le droit de vous interroger, parce qu'elle n'est que l'écho de la voix divine répercutée sur terre au cœur de l'homme. Et cette voix vous disait : « Tu as laissé derrière toi des êtres bien chers qui souffrent de ton absence, n'ayant pour consolation que de te savoir studieux et pur. As-tu travaillé aujourd'hui à réaliser ces espérances ? Tu avais des leçons à apprendre, des devoirs à faire pour développer ton intelligence, des vertus à pratiquer pour t'habituer de bonne heure aux efforts nécessaires. Quels progrès a faits ton esprit ? Quel plus grand amour de la vertu s'est allumé dans ton âme ?... Tu avais des condisciples à édifier, des maîtres à respecter, un Dieu à aimer et à servir. N'as-tu point semé la mort, prêché la révolte et méconnu l'amour ?... Qui es-tu ce soir ? Meilleur ou pire que ce matin ? »

Cette voix parlait hier, elle parlera ce soir, demain encore, et chacun de nos jours. Le malheur est que nous ne l'écoutons pas. Volontiers on s'occupe des autres. On a vite fait de critiquer leurs actes, d'interpréter leurs intentions, de formuler contre eux un arrêt sans appel. Mais pour ce qui est de nous, nos actions, nos défauts, les mobiles secrets qui nous font agir, ce sont là autant de choses que nous ignorons, de questions que nous n'avons pas le courage de poser sérieusement. Pourquoi ? Parce que souvent nous ne pourrions le faire sans rougir ? Peut-être. Pascal a dit : « L'homme se fuit parce qu'il se craint. » On a peur, en s'étudiant, de découvrir trop de laideurs dans sa conscience, et comme on veut vivre sans déplaisir dans sa propre compagnie, on trouve plus simple de fermer les yeux et de se décerner sans examen un brevet de sainteté ou tout au moins de bonne conduite.

Dieu vous garde, mes amis, d'une aussi funeste illusion ! « *Scrutabor Jerusalem in lucernis,* j'allumerai ma lampe et je scruterai Jérusalem jusque dans les moindres recoins, » disait le prophète. Imitez-le. Tous les soirs, avant de prendre votre repos, portez la lumière dans les plus secrets replis de votre conscience et là, courageusement, loyalement, posez-vous à vous-mêmes cette question : « *Tu quis es ?* Qui suis-je ? » La réponse, je ne vous demande point de nous la communiquer. Mais, quelle qu'elle soit, je ne crains pas d'affirmer que vous trouverez en vous-mêmes, dans votre cœur, tant de misères, de fautes, de hontes, que si, après cela, vous êtes encore tentés d'orgueil et de vanité, c'est que vous avez perdu la raison. Joseph de Maistre a pu écrire : « Je n'ai jamais vu la conscience d'un scélérat, mais je connais la conscience d'un honnête homme. Eh bien ! c'est affreux ! »

V

« *Tu quis es ?* Qui es-tu ? » Mes chers amis, nous ne sommes pas tenus de répondre au monde quand il nous pose cette question. Vos maîtres se la posent en secret sur chacun de vous. Trop souvent aussi vous négligez de descendre dans votre conscience pour savoir ce que vous valez. Mais un jour, il sera fait à cette demande une réponse infaillible et décisive. Qui l'entendra ? Notre âme enfin débarrassée

de toutes ses illusions terrestres. Qui la posera ? Dieu, avec la voix de son tonnerre, qui fait qu'on ne pourra pas ne pas l'entendre. Et qui donc y répondra ? Oh ! ce ne sera pas nous. Tremblants devant le Juge suprême, confondus devant la Sainteté sans limites, nous garderons au cœur à peine une espérance de salut ; peut-être même appellerons-nous le néant pour échapper dans son sein à la sentence qui se prépare. Et la voix de Dieu nous interrogera : « *Tu quis es ?* Qui es-tu, âme de la terre ? Voici le grand jour de la vérité sans voile. Rends-moi compte de ta vie, de tes œuvres, de ton cœur ! »

Alors, le ciel, la terre et l'enfer se lèveront pour rendre témoignage à notre sujet. « Dieu de justice, dira l'enfer, cette âme t'a méconnu pour se donner à moi. Rien en elle ne t'appartient. C'est à moi qu'elle est due pour l'éternité. » Et le Souverain Juge, d'une voix sévère, prononcera : « Va-t'en, maudit, au feu éternel ! »

Mais si notre vie a été bonne, alors le ciel et la terre uniront leurs voix pour proclamer nos titres au bonheur éternel. « Cette âme était une exilée, dira le ciel ; ses regards et son cœur étaient sans cesse tournés vers moi ; Dieu de bonté, exauce enfin ses désirs. — C'est la fleur embaumée de mes plaines, ajoutera la terre : je demande qu'elle orne le ciel ; c'est l'encens dont le parfum enivrait les âmes : qu'il brûle devant le trône éternel ; c'est la voix qui chantait la louange et la bénédiction parmi les blasphèmes et les imprécations des méchants : qu'elle s'unisse pour toujours aux chœurs des anges ! » Et Dieu, cédant aux prières du ciel et de la terre, prononcera le mot solennel qui appelle au bonheur : « Ame bien-aimée, entre dans le royaume que je t'ai préparé de toute éternité. »

* *

Un dernier mot. Lorsque les envoyés des Juifs demandèrent à Jean-Baptiste s'il était le Christ, il répondit simplement qu'il ne l'était point. Pour vous, mes chers amis, vivez ici-bas de telle façon que vous puissiez au tribunal de Dieu compléter la réponse du saint Précurseur et dire : « O Dieu, je ne suis point votre Christ, Celui qui de toute éternité partage votre nature et vos perfections infinies ; mais je suis sa vivante image. Voyez : son sang a souvent coulé dans mes veines ; je me suis efforcé d'imiter ses vertus ; mes pensées étaient conformes aux siennes ; sa modestie reluisait dans mon regard ; je porte imprimées sur ma chair les traces de sa mortification. Me reconnaissez-vous pour un de ses disciples, pour un vrai chrétien, pour un autre Christ ? » Et une voix se fera entendre, très douce et très paternelle : « Oui, oui, je sais qui tu es. Toi aussi, tu es mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances ! » Ainsi soit-il.

IV

4e Dimanche de l'Avent

LA VOIE DU PLAISIR

Mes frères,

L'évangile de ce jour nous transporte sur les rives du Jourdain. Nous voici en présence de Jean le saint Précurseur qui, sur l'ordre de Dieu, prêche le baptême de pénitence pour la rémission des péchés : non pas que ce baptême eût en lui-même une telle vertu, mais parce qu'il était comme une préparation pour obtenir le pardon de ses fautes, en participant aux mérites du divin Rédempteur.

Jean-Baptiste prêche donc la pénitence. Observez-le, m. f., et voyez comme il prêche par son exemple plus efficacement encore que par sa bouche. Son visage est pâle, ses membres décharnés sont à peine recouverts d'un grossier manteau ; quelques sauterelles grillées et un peu de miel sauvage, voilà sa nourriture ; l'eau du fleuve ou d'une source, voilà son breuvage. Il commence ses prédications en exhortant la foule à préparer la voie du Seigneur.

C'est à cette fin que Jean-Baptiste fut envoyé, et c'est aussi le but que je me propose en venant vous redire aujourd'hui : — M. f., préparez les voies du Seigneur qui vient à vous : abandonnez la voie des mondains, la voie du péché et des plaisirs ; entrez résolument dans les droits sentiers par lesquels s'avance le Sauveur du monde pour renaître dans votre cœur, *parate viam Domini, rectas facite semitas ejus.* Pour vous encourager dans cette salutaire entreprise, je veux vous montrer combien est *trompeuse* la voie des plaisirs du monde, combien elle est *dangereuse* tant pour la vie présente que pour la vie future.

I. — *La voie du plaisir est trompeuse*

La voie du plaisir, m. f., — du moins je me la figure, — s'ouvre par une porte grandiose, à la façon d'un magnifique arc de triomphe ; elle est décorée de génies ailés, dont l'un répand des fleurs, l'autre pince la lyre, celui-ci déploie de précieux vêtements, celui-là fait miroiter des pièces d'or et d'argent, cet autre enfin, qui se tient sur le seuil de la porte le sourire aux lèvres, invite gracieusement de sa main les voyageurs à y entrer. Entrons donc, m. f., la porte est belle, la route sera sans doute plus agréable encore.

Mais vous hésitez ? Vous me dites que tant d'invitations si pressantes vous font soupçonner quelque piège caché ? Très bien, m. f. ; voilà ce qui s'appelle penser et raisonner en hommes prudents. N'entrons donc pas, et bornons notre curiosité à savoir quel a été le sort de ceux qui se sont engagés par cette porte sur la route du plaisir. On peut les diviser en deux groupes : beaucoup ne sont jamais revenus ; d'autres, en grand nombre aussi, après s'y être aventurés, se sont hâtés de revenir sur leurs pas et de sortir.

1. Les uns, ai-je dit, sont entrés dans cette voie et n'en sont jamais sortis. Parmi eux, on rencontre au premier rang les contemporains de Noé avant le déluge ; ils couraient d'un pied léger sur la voie du plaisir le plus ignominieux, *omnis quippe caro corruperat viam suam* (Gen., VI, 12). Des bords de l'arche, Noé leur faisait entendre ses graves avertissements ; mais les malheureux, entraînés par la séduction de leurs plaisirs sensuels, restaient sourds à leur bien, sourds à leur mal, sourds aux divines menaces ; ils reconnurent, trop tard, hélas ! dans les eaux du déluge, leur erreur et leur folie.

Alléché par les trompeuses caresses de Dalila, Samson suivit cette même route : il y perdit sa liberté, ses yeux, sa réputation et sa vie.

Les cyniques vieillards qui tentèrent de corrompre la chaste Suzanne, connurent le même chemin : après s'être faits les séducteurs d'un trop grand nombre de faibles femmes en Israël, ils rencontrent enfin celle-ci qui les repousse héroïquement, et ils meurent ensevelis sous une grêle de pierres que leur lance le peuple indigné de leur faux témoignage.

Je pourrais vous apporter encore mille autres exemples ; mais ceux-là suffisent à vous montrer que cette route est fatale pour quiconque a le malheur de s'y engager.

2. Jusqu'ici les nouvelles sont bien mauvaises, n'est-ce pas ? Voyons au moins si ceux qui sont sortis de cette voie nous en donneront de plus favorables.

Le premier que je rencontre est un roi : il est revêtu d'un rude cilice, et le morceau de pain qu'il tient dans sa main pour lui servir de nourriture paraît tout baigné de larmes. Ah ! ce roi, je le reconnais : c'est David pénitent, qui a abandonné le chemin du plaisir et qui s'en va, protestant à la face de l'univers qu'il déteste et qu'il a en abomination cette voie d'iniquité : *viam iniquam odio habui*. — Voici un autre voyageur. C'est un jeune homme : il a l'air sombre, son visage est pâle, ses membres décharnés, et son vêtement en lambeaux laisse voir à demi-nu un corps usé par la débauche et la misère. Ne le reconnaissez-vous pas ? C'est l'Enfant prodigue ! Il revient de ces contrées lointaines où il est allé dissiper sa fortune en joyeuse compagnie ; il vient maintenant se jeter aux pieds de son père et le prier de vouloir bien le recevoir au nombre de ses derniers serviteurs. — Et cette femme au noble visage, qui arrache de sa chevelure et joyaux et bijoux, et mille autres ornements, quelle est-elle? Vous l'avez reconnue, m. f. : c'est Madeleine, la pécheresse de la ville : revenue de ses égarements, le repentir dans le cœur, elle accourt laver de ses larmes les pieds du divin Sauveur. — Enfin, m. f., c'est une foule immense qui abandonne cette route, et dans cette foule j'en remarque de tout âge, de tout sexe, de tout pays, et tous ils m'apparaissent avec un visage baigné de larmes, le jeûne empreint sur la figure, un fouet sanglant à la main, vengeant ainsi sur eux-mêmes leurs erreurs dans la voie séduisante de l'iniquité et de la perdition, confessant hautement qu'ils n'y ont rencontré que dégoût profond et repentir amer, *lassati sumus in via iniquitatis et perditionis* (Sag., v, 7).

Qu'en dites-vous, m. f. ? Vous voyez que de toutes parts les renseignements sont on ne peut plus mauvais. Et d'ailleurs, sans avoir besoin de recourir aux exemples anciens, ne voyons-nous pas souvent nous-mêmes de ces scènes changeantes où les plus horribles tableaux succèdent aux spectacles les plus agréables ? Vous pourriez m'en citer vous-mêmes, vous qui avez l'expérience du monde. Combien n'avez-vous pas vu de ces amateurs du siècle, adonnés aux divertissements, aux jeux, aux réjouissances, et qui sont passés des plus enivrantes délices à la plus hideuse misère ? Chez eux, les chagrins ont succédé rapidement aux plaisirs, les honneurs ont fait place à l'avilissement, et, d'une position aisée, quelquefois même élevée où ils se trouvaient, ils sont allés mourir dans un lit d'hôpital ou dans un coin ignoré...

II. — *La voie du plaisir est dangereuse*

1. Oh ! je vous l'accorde, m. f., la voie du plaisir est large et agréable, l'Evangile nous le dit, *spatiosa est via* (Mt., vii, 13) ; mais il nous dit aussi que son dernier terme est la perdition. Or, je vous le demande, si un chemin facile, parsemé de fleurs, vous conduisait à un précipice, auriez-vous si peu de sens que de vous y engager ? Ne savez-vous pas d'ailleurs que c'est le propre des traîtres de mettre en avant les flatteries et les caresses pour mieux réussir dans leurs mauvais desseins ? Judas trahit son divin Maître, et pour cela il se sert d'un baiser. En un mot, les traîtres usent envers les hommes des mêmes moyens dont on se sert pour prendre les oiseaux et les poissons. Si donc il vous reste encore quelque lueur de raison, ne sera-ce pas une grande folie de votre part que de vous laisser attirer dans des pièges dangereux par un frivole plaisir ?

Oh ! oui, ce sera folie de votre part, pauvre jeune homme, si vous vous associez à ces libertins qui ne vous entraînent au jeu que pour vous dépouiller, qui ne vous excitent à la débauche et ne vous conduisent au milieu des compagnies dangereuses qu'afin de ne pas avoir la honte d'être seuls dans leurs plaisirs coupables, ou bien pour vous en faire porter toute la responsabilité.

Ce sera folie de votre part que de vous laisser entraîner, toujours pour satisfaire vos plaisirs, à vous approprier d'une manière quelconque un bien qui ne vous appartient pas, pour avoir à redouter ensuite les perquisitions de la justice, la découverte de votre larcin, une arrestation déshonorante, la prison, l'infamie.

Et ne sera-ce pas une plus grande folie encore de votre part, ô jeune fille imprudente, si vous vous laissez allécher par les douces paroles, par les billets séduisants, par les promesses même jurées de mariage de ces traîtres qui assiègent votre honneur, et qui ont pour coutume de se vanter de votre faiblesse, et de ce qu'ils osent bien appeler leur bonne fortune ! Oh ! laissez-moi vous le dire : si vous ne savez pas résister, si votre vertu faiblit, vous êtes perdue : car vous ne serez pas la première à être abandonnée, forcée à vous retirer pour cacher votre faute, réduite à pleurer inutilement votre sottise, à maudire le lâche qui jure intrépidement qu'il ne vous connaît pas, insensible à vos larmes et à votre déshonneur.

2. Mais, m. f., vous le voyez, jusqu'ici je ne vous ai encore parlé que des maux *temporels* qui sont les suites infaillibles des plaisirs immodérés. Que dire maintenant des maux *spirituels et éternels* qui en sont aussi la conséquence inévitable ?

La foi nous enseigne que la voie du plaisir conduit à la damnation éternelle. Oui, après avoir goûté durant quelques jours les douceurs de leurs désirs satisfaits, les amateurs du monde et de ses biens trompeurs s'en vont, au moment où ils s'y attendent le moins, tomber dans l'abîme de l'enfer.

S. Jean Damascène, dans une ingénieuse parabole, nous décrit l'aveuglement et la folie de ces mondains. Un homme, dit-il, voyageait dans un désert, quand tout à coup il aperçut une féroce panthère s'avancer au devant de lui. Saisi d'épouvante il prend aussitôt la fuite ; mais tout préoccupé du danger qu'il court, il ne voit plus rien et tombe bientôt dans un précipice qui se rencontre sous ses pas. Comme c'est un mouvement naturel à l'homme qui fait une chute, il étend les bras et est assez heureux pour réussir à s'accrocher à un arbre qu'il rencontre placé un peu audessous du bord du gouffre. Il le tient étroitement serré et ose à peine respirer, mais il voit toujours briller au-dessus de lui les yeux sanglants de la panthère qui le menace ; quant à l'arbre sur lequel il croit avoir trouvé le salut, il le sent plier sous le poids de son propre corps, il entend les racines craquer et se rompre les unes après les autres ; enfin, se risquant à abaisser son regard au fond de l'abîme, il frissonne d'horreur à la vue d'un énorme dragon qui, la gueule béante et les griffes sorties, attend impatiemment sa chute. Mais voici qu'au mi-

lieu de tant d'objets d'épouvante, le pauvre voyageur lève les yeux et aperçoit au sommet de l'arbre un gâteau de miel qui laisse tomber sur les feuilles les gouttes de sa douce liqueur. Alors le malheureux, ne se sentant plus de joie, oublie le danger qu'il court, la panthère qui l'épie, l'arbre qui va tomber, le dragon qui l'attend, et il s'amuse à recueillir avec son doigt quelques gouttes de ce miel, les porte à sa bouche, les savoure avec délices, et s'estime heureux.

Cette parabole vous étonnera peut-être, m. f.; mais son application fera cesser votre surprise. En effet, à peine l'homme a-t-il fait son apparition dans cette vallée de larmes, qu'on peut bien comparer à un désert, qu'il est menacé par la mort comme par une panthère furieuse. Il veut éviter sa rencontre, mais à chaque instant elle peut s'emparer de lui. Il se sauve, pour ainsi dire, sur l'arbre de son corps ; mais chaque jour, à chaque instant, le poids des ans fait incliner cet arbre, ce corps vers sa ruine : les infirmités qui se multiplient, la vue qui s'affaiblit, les dents qui tombent, les forces qui diminuent, sont comme autant de racines qui se rompent. Cependant, au fond de l'abîme, il y a le dragon infernal qui attend impatiemment sa proie. Eh bien ! m. f., cet homme, au milieu de tant et de si grands périls, oublie la mort, la caducité de la vie, le gouffre au-dessus duquel il est suspendu, le dragon infernal, et ne s'occupe qu'à recueillir quelques gouttes de miel que lui procurent tantôt tel plaisir sensuel, tantôt telle autre volupté ; et ainsi, tout entier à contenter ses sens, à satisfaire ses désirs, il se croit au comble du bonheur.

* *

O homme misérable ! O enfant aveugle et insensé de ce siècle ! Ce que tu ne redoutes pas maintenant deviendra un jour le sujet de tes larmes et de ton inutile repentir. Oui, au terme de la voie du plaisir, il y a ton lit de mort. De cette couche funèbre, tu jetteras un regard sur le chemin que tu auras parcouru ; penses si tu seras content alors de l'avoir pris. Ah ! je t'en conjure, choisis bien plutôt, durant ces saints jours, la voie du Seigneur, car c'est la seule qui puisse te conduire au salut éternel ! Ainsi soit-il.

V

Noël

LES TROIS MOTS DU JOUR

Mes frères,

Une formule a été lancée dans les classes populaires, comme étant l'expression de leurs trois principales revendications. Elle tient en trois mots, elle énonce trois biens dans lesquels notre monde laïcisé fait consister l'essentiel de son bonheur terrestre : *Pain, Paix, Liberté.*

Ceux qui nous les promettaient alors et qui avaient préparé la formule, nous les ont-ils donnés ? C'est une question à laquelle je n'ai pas à répondre, parce qu'elle n'est pas du domaine de la chaire évangélique. Ce que je puis dire, c'est que le Dieu de la crèche n'a pas attendu dix-neuf siècles pour nous apporter ces trois biens. Il nous les a assurés en venant parmi nous, et ils sont à nous si nous le voulons.

I. — *Le pain*

C'est l'aliment substantiel, sous la dénomination duquel on désigne toute nourriture du corps, celui dont on se passe le plus difficilement, et qui, à défaut des autres, suffit à entretenir la vie. Qui en dispose, possède l'essentiel.

Le Dieu de Bethléem en savait la valeur et la place dans l'économie vitale, lui qui a voulu naître parmi les pauvres et qui peut-être ordinairement ne s'est nourri que de pain. Quand il a voulu nous apprendre à prier, il a dit : « Donnez-nous notre pain quotidien. » Quand la foule l'a suivi au désert, il l'a nourrie d'un pain surabondant. Il a mis assez de ressources sur la terre pour faire vivre l'humanité sous tous les climats, et même une humanité plus nombreuse.

Si les hommes pratiquaient, comme Jésus le leur a appris, la justice, la charité, la tempérance, l'amour du travail, il y aurait du pain pour tout le monde, et même quelque chose de plus, ainsi que cela se vit à la multiplication des pains. Jamais, quand elle a sévi, la famine n'a été universelle, si bien que les nations affligées de ce fléau ont pu trouver de quoi se ravitailler dans des contrées plus favorisées.

La pauvreté, entendue dans le sens du détachement des richesses, a été béatifiée par le Christ, mais non la misère. Celle-ci ou la pénurie complète a toujours été combattue par l'Eglise. Elever le niveau de vie des masses laborieuses a toujours été l'une de ses plus vives préoccupations. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à la suivre dans sa marche depuis sa fondation. Les œuvres charitables ou sociales qu'elle a instituées en fournissent une preuve éclatante.

Mais l'homme « ne vit pas seulement de pain », a dit Jésus. Il devrait savoir qu'il a besoin d'un autre Pain qui n'est pas de la terre. Notre âme aussi a faim ; il lui faut une nourriture appropriée à son être spirituel, et seul le Christ peut la lui donner. A nos esprits inquiets il apporte la vérité, à nos cœurs avides il apporte son amour, à nos volontés chancelantes il apporte sa force.

Et c'est ce Pain de l'esprit, du cœur, de la volonté, que nous offre Bethléem. Bethléem est en effet « la Maison du Pain ». Ce pain immatériel, supersubstantiel, le pain de notre âme, c'est lui. « Je suis, a-t-il dit, le Pain de vie. » N'est-ce pas pour nous en convaincre qu'il a voulu avoir pour berceau une mangeoire d'animaux ? Oh ! si tous les hommes se nourrissaient de ce « Pain descendu du ciel », on n'assisterait pas ici-bas à ces luttes pour la vie, où les uns travaillent à tout accaparer au détriment des autres, sans souci même de leur laisser ce qui est juste.

II. — *La paix*

C'est le bien spécifique de l'avènement de l'Homme-Dieu. Il naît sous ce signe : « Paix aux hommes de bonne volonté, » chantent les anges sur les hauteurs de Bethléem. Ce souhait, je devrais dire ce don, il le renouvellera souvent : « Je vous donne ma paix, » dira-t-il dans son Discours après la Cène. « Que la paix soit avec vous ! » dira-t-il par deux fois après sa Résurrection. Vous l'entendez : il ne se contente pas d'en formuler le vœu pour l'humanité, il la donne, il l'apporte à qui veut vraiment la posséder, et lui seul en effet peut la procurer, car seul il en est l'Auteur ; et sur ses lèvres, ce bien résume et condense en lui tous ceux qu'il répand ici-bas sur les âmes qu'il est venu racheter. La vie terrestre du Christ n'a pas d'autre but : c'est ce qui l'a fait appeler par le Prophète le « Roi Pacifique. »

La paix, au sens le plus usuel du mot, est un

sentiment fait de calme, de tranquillité, de sérénité, de bien-être intime. Il fait partie de ce que l'on nomme le bonheur ; il en est même le principal élément. N'est-ce pas ainsi que l'Eglise la comprend, lorsqu'elle la demande à Dieu, soit pour les vivants, soit pour les morts ?

Dans l'acception où les hommes en parlent, elle est moins l'harmonie entre les individus que la bonne entente entre les nations. Mais même cette paix internationale, qui peut en être le garant, si ce n'est Dieu ? De même que la paix entre les hommes est conditionnée à la victoire de chacun sur ses passions, à la modération des désirs, à l'observance des lois divines, la paix entre les peuples nécessite le respect des biens, de l'honneur, de l'intégrité, des droits de chaque pays, avec ce bien et ce surcroît qu'y ajoute la charité ; c'est-à-dire qu'elle ne peut subsister que si l'on se soumet à l'ordre établi de Dieu : *Quis restitit ei et pacem habuit ?* (Job, IX, 4). C'est pourquoi le Souverain Pontife en a formulé le programme dans ce mot si vrai et si concis : « *Pax Christi in regno Christi.* La paix du Christ par le règne du Christ. » De fait, là où le règne du Christ est vraiment effectif, la paix ne peut pas ne pas régner elle aussi. N'était-ce pas le secret de cette paix que le Sauveur enseignait aux hommes lorsqu'il disait : « Prenez sur vous mon joug... et vous trouverez la paix de vos âmes » ? (Mt., XI, 29). Toute sa doctrine n'a été qu'un long commentaire de cette parole pour apprendre à l'humanité le moyen de vivre en paix avec Dieu, avec le prochain, avec soi-même.

L'œuvre de paix enseignée et accomplie par le Roi Pacifique, l'Eglise a pris à tâche de la poursuivre. Voit-elle ses enfants divisés et sur le point d'entrer en lutte, elle se jette entre eux comme une mère, elle les conjure de se réconcilier, de ne pas en venir à des guerres fratricides, et même de ne pas se répandre en querelles, en disputes, en animosités, mais de se pardonner et de s'aimer. Quand en 1914 l'empereur d'Autriche demandait à Pie X de bénir ses armées, vous savez la réponse qu'il s'attira de la part du Chef de l'Eglise : « Je bénis la paix. » Et chaque fois que, depuis lors, des menaces de nouvelles tueries se sont révélées, le Souverain Pontife a élevé la voix pour supplier les peuples de ne pas s'entretuer et pour répéter la prière du Psalmiste : « Confondez les nations qui veulent la guerre » (Ps. LXVII, 31) ; et lorsqu'à la fin de septembre les armées étaient sur le point de s'affronter et que l'épouvantable fléau allait s'abattre sur l'Europe, n'a-t-il pas été pour le conjurer jusqu'à offrir à Dieu le sacrifice de sa vie ?

Le conflit a été évité, sans doute ; mais qui ne sent tout ce que cette paix a de fragilité, exposée qu'elle est aux vues de conquête des uns et aux desseins politiques des autres ? L'ère d'angoisses que nous traversons ne prendra fin que quand, suivant la maxime de Pie XI, les nations s'inspireront, dans leurs rapports, de la loi du Christ.

III. — *La liberté*

La troisième promesse de la formule est *la liberté*. Bien précieux encore que celui-là, mais entendu dans son vrai sens, le sens philosophique et chrétien, et non pas dans le contre-sens du langage populaire. La liberté n'est pas, en effet, l'indépendance, la licence, le droit de tout se permettre, l'absence ou le rejet de tout frein. Elle est le pouvoir qu'a l'homme de se déterminer et d'atteindre sa destinée. A l'opposite de cette liberté, attribut essentiel de l'être humain, c'est l'esclavage, cette condition où l'on est la chose, la vile propriété de quelqu'un. Toutefois, ce n'est là que l'esclavage corporel, et même dans les fers un S. Paul restait libre d'esprit et de cœur. Au vrai, il n'y a qu'un esclavage, — et la liberté au sens qu'on lui donne vulgairement y conduit : — c'est celui du péché. Est-il libre, celui qui obéit à ses passions ? celui qui est insatiable de jouissances matérielles ? celui qui reçoit son mot d'ordre des sociétés secrètes ? celui qui ne prend conseil que de l'opinion ? La vraie liberté, c'est la maîtrise de l'âme, sa prédominance sur les sens, sa marche incessante vers le bien, vers sa fin éternelle.

Dieu, en créant l'homme, la lui avait donnée ; c'était son glorieux apanage. Par sa transgression de l'ordre divin, l'homme, sans en être dépossédé complètement, l'a faussée, pervertie et amoindrie. Il est tombé sous la domination du démon. Mais, dans sa miséricorde, le Sauveur est venu pour « briser nos fers », pour nous arracher à cette déshonorante servitude, pour nous affranchir de toute oppression. Qui plus que lui a eu souci de la dignité humaine ? qui l'a traitée avec plus d'égards ? qui l'a revendiquée plus efficacement pour tous, sans distinction d'âges, de conditions, de sexes, de races ? Il a été, dans le sens le plus étendu, le Libérateur du genre humain.

L'Eglise s'est faite la continuatrice de son œuvre. Il n'est peut-être pas, dans le dépôt de la révélation, un dogme que l'Eglise ait dû plus souvent défendre que celui du libre arbitre par la plume de ses Docteurs et par les anathèmes de ses Pontifes. Elle ne s'est pas contentée de rappeler les principes, elle en a fait l'application à l'humanité ; elle a détruit l'esclavage et rendu à chaque homme son indépendance personnelle, la disposition de ses membres et de ses facultés ; elle a inspiré aux riches et aux puissants le respect des petits et des faibles ; elle condamne, partout où elle la rencontre, l'exploitation des opprimés ; elle réprouve tout ce qui porte atteinte aux droits de la dignité humaine ; elle a même favorisé l'affranchissement des communes et s'est souvent opposée avec énergie aux envahissements du pouvoir. En défendant ses propres immunités, ne défendait-elle pas par là-même la juste indépendance de toutes les institutions ? Elle estime trop la valeur de l'homme pour ne pas revendiquer en sa faveur toutes les justes libertés, celles de la foi, de la conscience, de la vérité, de la vertu, du service de Dieu, du don de soi-même aux grandes œuvres catholiques.

* *

M. f., n'est-il pas digne et juste, équitable et salutaire, pour emprunter le langage de l'Eglise, de nous répéter le message de l'ange : « Il nous est né aujourd'hui un Sauveur » ? C'est bien lui, le Verbe fait chair, qui, par son enseignement, par son ministère, par ses vertus, a assuré à l'humanité le pain du corps et de l'âme ; c'est lui qui a apporté aux hommes le secret de la véritable paix, privée et publique ; c'est à lui que nous devons la vraie liberté, celle des enfants de Dieu. Oh ! souhaitons que ces bienfaits soient reconnus de tous, individus et sociétés, et que tous en cherchent auprès de lui la jouissance et la garantie. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LE SYMBOLE

LXVIII

L'EXISTENCE DU PURGATOIRE

Mes frères,

Je n'avais pas l'intention de vous parler du purgatoire. Mais un certain nombre d'entre vous m'ont dit qu'un jour, en écoutant la radio, ils avaient été surpris par des critiques contre le dogme catholique du purgatoire. Le mot « surpris » en vérité n'est pas assez fort. Je devrais dire : blessés, froissés, scandalisés dans leur foi.

Il s'agit de savoir si l'existence d'un lieu de purification pour les âmes en état de grâce qui n'ont pas achevé d'expier leurs fautes sur cette terre, d'un lieu intermédiaire, par conséquent, entre le ciel et l'enfer, est une invention de ces siècles du Moyen Age où des esprits mal informés s'imaginent que la foi chrétienne a été surchargée de scories et d'impuretés diverses, ou si au contraire le dogme du purgatoire a sa source dans les Ecritures et la tradition primitive de l'Eglise.

Disons tout de suite qu'il n'y a rien de plus sacré que la foi, et qu'il n'y a pas pour nous de reproche qui nous atteigne plus au vif que celui d'avoir altéré la foi de Jésus-Christ et de ses apôtres. Mais nous attendons encore que la preuve soit faite d'un tel crime commis par nous ou par nos prédécesseurs des siècles passés.

Tout le monde sait à quel point les Eglises de l'antiquité étaient jalouses de l'intégrité de la foi, combien elles veillaient pour écarter la plus légère altération, combien elles étaient attentives au contrôle mutuel exercé les unes sur les autres. A partir de la fin du second siècle, il y eut deux langues officielles dans l'Eglise catholique, le latin et le grec. Toute divergence entre les Eglises orientales et les Eglises occidentales devint encore plus difficile. La surveillance réciproque des deux moitiés de la chrétienté fut plus sévère et plus minutieuse. Si donc, sur un point quelconque du dogme, on peut avoir le consentement et des Eglises d'Orient et des Eglises d'Occident, il ne peut plus y avoir de doute que ce point fait partie de la tradition apostolique elle-même.

C'est pourquoi je vais essayer d'appliquer au dogme du purgatoire cette règle d'examen critique et scientifique de la foi.

I. — *La croyance de l'Eglise grecque*

Commençons par les Pères grecs. Ont-ils parlé du purgatoire? Trouvons-nous dans les écrits des plus illustres d'entre eux, S. Ephrem, S. Epiphane, S. Basile le Grand. S. Grégoire de Nysse, S. Jean Chrysostome, S. Cyrille de Jérusalem, des textes où notre foi au purgatoire soit affirmée ?

Je réponds tout de suite : oui ! Tous les Pères que je viens de vous nommer ont parlé du purgatoire, et non pas comme d'une invention de leur temps, mais comme d'un point de dogme fondé dans les Ecritures, remontant aux apôtres et appartenant à la foi universelle. Je ne puis citer tous les textes. En voici seulement quelques-uns.

S. Ephrem est un savant chrétien de Syrie. Il est mort en 373 ; on l'honore comme l'un des docteurs de l'Eglise primitive d'Orient. Avant de mourir, il a fait son testament que nous possédons encore. Il y demande des prières pour lui-même. Donc il croit que les morts ont besoin des prières de ceux qui leur survivent. Voici ses propres paroles :

« Quand j'aurai atteint le 30e jour après ma mort, mes frères, faites mémoire de moi, car les morts sont aidés par le sacrifice que les vivants offrent pour eux... Si en effet les hommes de Mathathias qui accomplissaient les sacrifices ont pu, comme vous l'avez lu dans l'Ecriture, expier par leurs oblations rituelles les fautes de ceux qui étaient tombés à la guerre et dont les mœurs étaient impies, à combien plus forte raison les prêtres du Fils de Dieu peuvent-ils expier par leurs sacrifices saints et les prières de leurs lèvres les fautes des défunts ! »

Nous ne parlons pas autrement que S. Ephrem, à 1600 ans d'intervalle. Nous faisons toujours les offices funèbres du 30e ou du 40e jour, et dans le même esprit que nos pères dans la foi.

Ecoutez maintenant S. Jean Chrysostome. Il fut sans doute le plus grand orateur chrétien de l'antiquité. Mieux que cela, il fut un grand pontife, un ami des pauvres, un homme de foi ardente et de charité inépuisable, un homme que les puissants du jour ne faisaient pas trembler. Il a commenté, dans ses immortels discours, la plus grande partie des Ecritures. Ses homélies sur l'Epître aux Philippiens datent de 393 à 397. J'y trouve un passage d'une rare éloquence sur la mort :

« Pleurez, s'écrie-t-il, sur ceux qui meurent sans la foi, pleurez sur ceux qui ne diffèrent en rien des infidèles et qui s'en vont sans les clartés d'En-haut, sans le sacrement des mourants. Oui, ceux-là sont dignes d'être pleurés... Et sur ceux qui sont morts dans les richesses, pleurez aussi, s'ils n'ont acheté de leur fortune aucun allégement pour leurs âmes, alors que Dieu leur avait donné, dans l'aumône, un moyen d'effacer leurs péchés et qu'ils ne l'ont pas voulu !... Mais à ceux que nous pleurons, apportons notre secours, si petit qu'il soit... Et comment cela ? sous quelle forme ? En priant pour eux, en demandant aux autres de prier, en donnant fréquemment l'aumône aux pauvres à leur intention... Ce n'est pas en vain que les apôtres ont réglé ce que nous devons faire à cet égard, à savoir, qu'il soit fait mémoire de ceux qui sont morts, dans nos vénérables et redoutables sacrifices. Ils savaient en effet qu'il pouvait en résulter pour eux un grand profit, une grande utilité. Dans le temps même où tout le peuple assiste debout et les mains étendues, avec tout le corps sacerdotal, au terrifiant sacrifice des autels, comment ne pourrions-nous pas apaiser Dieu en priant pour nos morts ? »

Encore une fois, m. f., nous ne parlons pas autrement que S. Jean Chrysostome. Nous parlons moins bien, sans doute, mais notre foi est la sienne, et la sienne, vous venez de l'entendre, il la fait remonter aux apôtres.

II. — *La croyance de l'Eglise latine*

Que j'aurais aimé à pouvoir vous citer tous les Pères grecs dont tout à l'heure je vous donnais les noms illustres ! Mais mon temps est mesuré. Passons donc aux Pères latins. Ici encore je m'en tiendrai à deux ou trois textes.

Je ne vous citerai pas Tertullien, le plus ancien d'entre eux, recommandant, dès le second siècle, l'offrande de sacrifices, c'est-à-dire de messes pour les défunts, chaque année au jour anniversaire de leur mort. J'omettrai Lactance parlant du purgatoire dans

l'exposé de son *Credo*. J'irai tout droit à S. Augustin, le plus grand penseur chrétien de l'antiquité, l'auteur immortel des *Confessions* et de la *Cité de Dieu*. Tout le monde connaît la page où il parle de sa mère mourante et des recommandations qu'elle laissa à son fils de prier pour elle. Mais ce n'est pas la seule fois que le grand docteur a parlé du feu purificateur, — *ignis purgatorius* ou *emendatorius*, — dont l'épithète a créé le mot de *purgatoire*. Entre dix textes, je vous citerai les suivants. Parlant un jour sur ce texte des Psaumes : « Seigneur, ne me punis pas dans ta colère et ne me châtie pas dans ta fureur » (Ps. 37, 2), il commente ce passage en ces termes :

« Seigneur, purifie-moi en cette vie et rends-moi tel que je n'aie pas besoin de ce feu purificateur qui a été fait pour ceux qui ne sont sauvés que, pour ainsi dire, à travers le feu... Il est dit en effet (I Cor., III, 15) : *Si l'ouvrage de quelqu'un est consumé, lui pourtant sera sauvé, mais pour ainsi dire à travers le feu*. Et parce qu'il est dit : il sera sauvé, on méprise ce feu. Mais prenez garde, ce feu à travers lequel on est sauvé est plus terrible que tout ce que l'on peut souffrir en cette vie. »

M. f., voilà ce que nous enseignons encore. Si nous nous trompons, c'est en bonne compagnie et nous n'avons pas la prétention de mieux connaître la foi du Christ que S. Augustin. Mais lui-même, d'où avait-il reçu cette croyance au purgatoire? Que nous en dit-il ? Je vais vous citer un autre de ses sermons :

« Par les prières de la sainte Eglise et par le sacrifice salutaire (il veut parler de la messe) et par les aumônes que l'on offre pour leurs âmes, il n'est pas douteux que les morts sont soulagés, en sorte que Dieu agisse avec plus de miséricorde que leurs péchés ne le méritaient. L'Eglise universelle en effet a reçu des Pères cette tradition de prier, au Memento des morts, pendant le sacrifice de l'autel, pour ceux qui sont décédés dans la communion au corps et au sang du Christ et de rappeler que le sacrifice est offert pour eux... Nul ne saurait douter que cela profite aux défunts, mais à ceux-là seulement qui avant leur mort ont vécu de telle sorte que les suffrages puissent leur servir après leur mort. »

Tout cela est-il assez clair ? S. Augustin était-il assez léger, assez ignorant pour attribuer à une *tradition universelle* des Pères ce qui aurait été une invention et, qui pis est, comme certains n'ont pas eu horreur de le dire, une falsification opérée dans un esprit de lucre sordide et infâme ?

Vous citerai-je encore S. Césaire d'Arles, ou S. Grégoire le Grand ? Cela serait facile et serait concluant. Vous entendriez toujours le même langage, toujours les mêmes affirmations, toujours des allusions aux mêmes textes de l'Ecriture. Non, sur ce point, comme sur les autres, l'Eglise catholique n'a pas varié, elle n'a pas innové, elle n'a pas trahi le dépôt intangible qui lui était confié, elle n'a fait que maintenir la tradition apostolique et patristique. Ce que nous disons est conforme à ce qui se disait dans toute l'Eglise au IIe, au IIIe, au IVe siècle de notre ère. Si Tertullien, Lactance, Basile le Grand, Grégoire de Nysse, Cyrille de Jérusalem, Ephrem de Nisibe, Augustin d'Hippone et leurs contemporains revenaient parmi nous et nous entendaient prêcher sur le purgatoire, sur les offrandes de messes pour nos défunts, ils reconnaîtraient leur propre langage, ils nous trouveraient conformes à la tradition de toujours, ils nous applaudiraient.

* *

En terminant, m. f., je voudrais vous suggérer quelques pensées qui pourraient constituer ce que j'appellerais la philosophie du dogme du purgatoire.

Ce dogme nous rappelle bien des choses. — En premier lieu, la sainteté infinie de Dieu, auprès duquel les âmes ne peuvent pénétrer qu'après la purification de toutes leurs misères morales. — En second lieu, la grandeur du baptême chrétien, qui efface et expie d'un coup toutes les fautes antérieures à sa réception. — En troisième lieu, la gravité du péché dans un baptisé, car les fautes commises après le baptême exigent une pénitence, une expiation particulières. — En quatrième lieu, l'utilité des épreuves de cette vie et celle des œuvres de charité, car c'est par la patience dans notre lourde tâche d'ici-bas et dans nos souffrances, c'est aussi par la bonté et la charité envers nos frères que nous pouvons expier nos fautes devant Dieu. — En cinquième lieu enfin, le dogme du purgatoire nous fait entrer dans la grande pensée de la fraternité éternelle des âmes. Nos morts vivent devant le Seigneur d'une vie que rien ne peut atteindre. Nous leur sommes unis. Nous prions pour eux et ils prient pour nous. L'amour chrétien est plus fort que la mort. Ainsi soit-il.

SERMONS POUR NOEL

I

LES LEÇONS DE LA NATIVITÉ

Mes frères,

Devant la paganisation croissante de la fête de Noël, qu'on voudrait laïciser en la dépouillant de toute signification divine, une réaction salutaire s'impose chez tous les chrétiens.

Si certains ne comprennent plus ou affectent de négliger le sens profond de cette solennité, nous du moins penchons-nous avec une attention redoublée sur ce mystère qui a scellé la réconciliation de l'humanité pécheresse avec Dieu ; approchons-nous plus longuement de la crèche pour méditer ; efforçons-nous, au cours de cette instruction qui sera plutôt une méditation, de mieux découvrir et de retenir plus fidèlement les leçons de la Nativité : dans les préparatifs, dans la naissance elle-même et dans la conduite des anges. L'étude des préparatifs nous dévoilera le sens caché de la Sagesse divine; la naissance de Jésus nous livrera le secret de sa grandeur et de son humilité ; dans la conduite des anges enfin nous lirons ce que doit être la nôtre.

Que la Reine de ce jour, la T. S. Vierge Marie, daigne obtenir à nos intelligences le plus humble des rayons qui illuminaient son âme, et à nos cœurs un peu de l'amour qui embrasait le sien !

I. — *Dans les préparatifs*

Depuis la création de l'homme, depuis sa chute dans un péché volontaire et souverainement grave qui le priva de son état d'innocence et le chassa du paradis terrestre, les siècles se sont écoulés.

Les hommes ont peuplé la terre, exploitant avec une ingéniosité et un art surprenants les trésors enfouis dans la nature que Dieu avait créée pour eux. Mais le geste meurtrier de Caïn n'est pas demeuré isolé et l'histoire des hommes est jalonnée par les

traces toujours sanglantes de leurs ambitions et de leurs haines.

Dieu cependant, qui avait déposé dans le cœur de l'homme coupable l'espérance d'un Rédempteur, a permis que cette petite lampe à la clarté si vacillante ne s'éteignît jamais : Israël fut sacré gardien de la flamme de l'espérance messianique.

Mais c'est ici que nous allons nous mettre à l'école de la Sagesse divine et voir par quels procédés s'accomplirent les desseins de Dieu. Pour plus de clarté, nous nous bornerons à trois réflexions : dans les préparatifs de la Nativité, Dieu utilise l'orgueil d'Israël et le confond ; il utilise l'amour de ses fidèles et il s'en joue ; il raille la sagesse humaine en allant au rebours de ses suggestions.

1° *Dieu utilise l'orgueil d'Israël et le confond.* — L'espérance d'un Messie futur entretient chez les Juifs un large et incessant courant d'optimisme. Israël situe son âge d'or dans cet avenir indéterminé où le règne de Dieu s'étendra à travers tout le monde païen, soumis à sa domination.

Et cet idéal suffit déjà à retenir les Juifs dans un culte rendu à un seul Dieu, alors qu'ils sont encerclés de toute part par des nations païennes où l'on adore des idoles. Sans doute, ils se laisseront parfois envahir par des lames de fond paganisantes qui menaceront d'engloutir le frêle esquif messianique qui porte les espoirs de l'humanité : Dieu fera alors surgir un être inspiré par lui, un prophète, qui redressera le gouvernail et ranimera le légitime orgueil de la nation élue qui vogue vers son salut.

Mais les rois d'Israël meurent les uns après les autres, avant que Dieu se soit choisi dans leurs rangs le Messie triomphant que leur misère réclamait et attendait sans cesse.

Puisque ce Messie devait être fils de David, sorti de la souche d'Abraham, selon la prophétie, on s'attendait tout naturellement à le voir se lever quelque jour sur le trône de David pour en restaurer la splendeur.

Rêve humain, trop humain, que vont contredire les réalités divines. Le Messie sera bien un descendant de David ; mais il règnera sur des âmes et non pas sur des bataillons triomphants ; son trône, ce sera une mangeoire d'animaux, et son palais une étable.

Est-il besoin d'en dire davantage, m. f., pour vous montrer comment Dieu utilise l'orgueil d'Israël pour conserver l'espoir messianique et le confond ?

2° *Dieu utilise l'amour de ses fidèles et s'en joue.* — Et cependant le plan de Dieu se réalisait de jour en jour. La très humble Vierge Marie avait vu l'ambassadeur du Très-Haut, l'ange Gabriel, s'incliner devant elle et lui transmettre le désir même de Dieu. Marie répondit, il vous en souvient :

« Qu'il me soit fait, Seigneur, selon votre parole ! »
Et l'Esprit descendit sur la Vierge à genoux,
Comme l'abeille au sein d'une chaste corolle.
Et le Verbe fait chair habita parmi nous.

Alors Marie enclôt en elle ce mystère d'amour pour le vivre aussi intimement que possible. Sans doute Dieu, qui est le maître des hommes et des choses, va-t-il, selon nos prévisions humaines, préparer la venue de son Fils sur terre de telle manière que tout se passe avec la dignité qui lui est due.

De nouveau les desseins de Dieu vont s'inscrire à l'encontre de notre prudence humaine. Voyons, m. f., Dieu qui utilise l'amour de ses fidèles et qui s'en joue.

Essayons de nous imaginer les trésors d'ingéniosité que Marie et Joseph déploient dans leur pauvreté pour préparer à l'enfant qui vient une maison et un berceau qui ne soient pas trop indignes de lui. Tout est prêt, Seigneur, pour vous recevoir : les cœurs sont ardents, Marie a cousu les langes, le petit berceau vous attend.

Mais voici qu'un édit de César ordonne un dénombrement de la population, et chacun doit se rendre dans le pays d'origine de sa famille. Que vont faire Marie et Joseph ? Quelle angoisse les étreint quand ils songent à l'enfant divin que la Vierge porte dans son sein ! Que faire ? Mais tout simplement obéir, fût-ce aux ordres d'un prince païen. Ils laissent là tout ce qu'ils avaient apprêté avec tant d'amour, et ils se mettent en route, espérant sans doute que du moins là-bas Dieu, qui les y appelait, aurait préparé un abri pour eux.

A Bethléem où ils arrivent bien las, ils ne trouveront ni maison ni berceau. Marie n'aura même pas à offrir à Jésus le modeste foyer de Nazareth. A grand'peine Joseph découvrira un asile de fortune, un coin dont les plus pauvres n'avaient pas voulu. Quelques langes, une mangeoire, le voisinage avec quelques animaux, cela suffit à Dieu, m. f. : il utilise l'amour de ses fidèles, mais il semble s'en jouer, car c'est sa volonté à lui seul qui compte.

3° *Il raille la sagesse humaine en allant au rebours de ses suggestions.* — Mais dites-moi, m. f., les Juifs du moins vont-ils reconnaître aisément Celui que le ciel leur envoie, Celui dont leurs cœurs réclamaient la venue ? — Non, m. f., et il nous faut maintenant admirer Dieu qui raille la sagesse humaine en agissant au rebours de ses suggestions.

On attend un riche, un puissant ; et c'est un enfant qui naît, dans la pauvreté la plus complète.

Il semblait que l'on pût compter sur l'accueil enthousiaste d'un peuple qui depuis tant de siècles soupirait après l'avènement du Messie. Quelle erreur ! Sa naissance va passer presque inaperçue ; il n'aura comme premiers adorateurs que quelques bergers inconnus, prévenus mystérieusement par un ange. Et les siens, ceux qui l'attendaient, ils ne l'ont point reçu : *Et sui eum non receperunt.* On n'aura pas de place pour lui dans le caravansérail, et bientôt il devra s'enfuir la nuit comme un criminel pour échapper à la mort qui le pourchasse dès sa naissance.

Et s'il voit le jour à Bethléem, c'est presque par hasard, parce qu'un prince païen en a ainsi décidé ; ainsi donc le premier acte de Jésus sera de se soumettre aux ordres de ce prince païen.

En vérité, que devient dans tout cela notre sagesse humaine ? Qui donc aurait pu prévoir dans des conditions aussi humainement déplorables la descente de Dieu sur la terre ? Quel homme, quel esprit paradoxal aurait osé imaginer que Dieu aurait épousé un tel dénuement, en rupture aussi marquée avec notre prudence humaine ?

Ah ! Seigneur, vos voies sont bien incompréhensibles ! Insensés que nous sommes, comment aurions-nous parfois la sotte prétention de vous juger et de mesurer à notre petitesse la grandeur incommensurable de vos desseins adorables ?...

Et cependant, si Dieu a confondu l'orgueil d'Israël, s'il a paru se jouer de l'amour de ses fidèles, s'il a agi au rebours des conditions de notre sagesse, prenons-y garde : le doigt de Dieu est là ! Oui, même dans ces contradictions apparentes, il nous est facile de saluer et d'adorer les marques indubitables de sa toute-puissance. En effet, tout s'est passé comme Dieu l'avait prévu et annoncé : Jésus devait naître

de la race de David, Isaïe l'avait proclamé ; Michée avait ajouté que Bethléem serait son berceau, et Isaïe avait annoncé sa naissance dans le sein d'une vierge. Mais l'homme ne sait plus lire, quand il plonge son regard sur un texte même inspiré où il cherche plutôt l'expression de son désir que l'accomplissement de la volonté de Dieu. Qu'importe ? Dieu aura toujours le dernier mot ; et si les contemporains de Jésus ne l'ont point connu et l'ont même rejeté, nous du moins, illuminés par dix-neuf siècles de christianisme, nous adorons le vouloir divin et nous cherchons humblement les traces de la sagesse du Seigneur dans les préparatifs de la naissance de Jésus.

II. — *Dans la naissance elle-même*

Quelles leçons déjà pour nous, m. f. ! Et cependant nous n'avons pas encore pénétré dans l'étable. C'est l'heure de nous en approcher. Demandons à Marie qu'elle veuille bien nous y accueillir et nous obtenir la lumière réservée aux cœurs purs !

Comme il faut faire silence et se dépouiller de son orgueil pour recueillir la leçon de la naissance du Sauveur ! La divinité est là : efforçons-nous d'en recevoir quelques rayons ; elle se cache : appliquons-nous à en soulever le voile ; elle diffuse pour nous l'amour le plus attrayant : veillons à n'en rien perdre.

1° Malgré l'humanité où elle s'est enfouie, cherchons avec soin quelques *rayons de la divinité*.

Comme nous sommes loin de l'éblouissement du Sinaï ! Je m'approche et je regarde : je ne vois d'abord que la jeune mère qui tient son enfant, sur lequel veille avec un soin paternel le bon S. Joseph.

Point de prodige extérieur, aucune splendeur. Mais quel *miracle de pureté !* La terre n'a jamais rien vu de semblable et la grandeur de Dieu ne se soucie guère de tout notre appareil humain. Je contemple Marie : rien ne compte pour elle que le tout petit être fragile qu'elle a placé dans sa crèche misérable. Que lui importent le froid, le dénuement, l'absence du bien-être minimum qu'on pouvait raisonnablement souhaiter, même quand on est pauvre, sans parler de l'angoisse du lendemain ? Elle donne à son Dieu son âme à lire ; elle lui livre sans voile la transparence de son incomparable pureté, et le regard de Jésus se complaît dans le regard de sa mère. Miracle de pureté !

Miracle de sainteté ! Dans le grand silence de l'étable, pas un mot ne s'élève : pas un mot, trois cœurs unis qui brûlent, c'est tout.

C'est tout, mais Dieu est là. C'est tout, mais quelle parole humaine serait plus vibrante que le regard de ce petit enfant sur lequel se fondent dans une union indicible les regards de Marie et de Joseph ?

Oh ! quelle voix humaine exprimera jamais l'ineffable, cette joie céleste qui vient irradier le cœur de Marie ! Empruntons cependant des mots de la terre pour tâcher de deviner le mystère divin :

« O Marie...
Vous règnerez là-haut la première après Dieu,
Où les princes du ciel, vêtus d'or et de feu,
Vous feront un pavois de leurs ailes ravies.

Mais toutes ces splendeurs et leur éternité
Ne surpasseront pas la sainte volupté
Dont cette heure ineffable embaume votre vie[1]. »

[1] L. Mercier, *Virginis corona*, p. 16.

Comme vous êtes bon, ô mon Dieu, de nous découvrir ainsi quelques rayons de la divinité ! Mais en même temps

2° *Quelques voiles de la divinité.* — Que de passants seront entrés dans l'étable et n'y auront rien découvert d'extraordinaire ! Du divin, allons donc ! Tout simplement de pauvres gens, dignes d'intérêt sans doute, surpris par un événement fortuit, et voilà tout... Au vrai, pouvaient-ils voir autre chose, tellement la divinité était voilée !

Voile de la divinité, cette *pauvreté suprême* que Dieu a voulue pour son Fils et qu'il fait partager à Marie et à Joseph. C'est non seulement la gêne, mais le dénuement, l'absence du nécessaire. Ils n'ont même pas de « chez soi » à offrir à Jésus. Ce mot si doux, même lorsqu'il s'agit d'un toit de pauvre ou d'une roulotte, « chez nous, ma maison », lui est interdit. Il vient au monde en pays étranger, chez des étrangers, braves gens peut-être, mais qui ne soupçonnent en rien la grandeur des événements dont ils sont les témoins.

Pas la moindre intimité ; ou plutôt si, celle des bêtes dont Jésus partage le logement. Et la jeune mère doit choisir pour premier berceau de l'Enfant-Dieu une mangeoire qu'elle emprunte aux animaux et qu'elle garnit en hâte de quelques linges rudimentaires. Dans la nuit qui touche à son milieu, aucun flambeau pour Dieu qui vient de naître : le silence de l'indifférence, le froid, la privation des objets les plus nécessaires, la faim peut-être. Suprême pauvreté de la crèche !

Gardons-nous, m. f., de trop poétiser nos crèches. Sans doute un pareil spectacle est éloquent pour les petits enfants, et même pour les grandes personnes : comme la méditation est facile devant cette pauvreté vivante ! Mais débarrassons nos crèches, du moins en pensée, de leur miroitement de façade. La crèche n'avait rien de poétique, pas plus que la misère et la faim.

Voile de la divinité aussi, cette suprême *humiliation* de Jésus, incompréhensible, encore un coup, selon les règles de notre sagesse. Dieu se fait homme : quel abaissement pour lui, quelle ascension pour nous ! Homme, il se fait enfant, pour mieux marquer sa faiblesse, et pauvre, pour affirmer son dénuement.

En vérité, mon Dieu, nous ne comprenons pas, tellement vous déjouez nos prévisions. Et cependant nous voudrions mieux comprendre, ne fût-ce que pour mieux vous adorer, mieux vous aimer.

3° Oui, pour mieux vous aimer, car nous savons que sous ces voiles de la divinité se cache *l'amour le plus attrayant*. La crèche a été sur terre la première école de votre amour. A notre époque, les leçons de choses rencontrent partout une faveur spéciale, parce qu'on considère justement que l'instruction par l'image se grave mieux dans l'esprit que l'idée sèche.

Approchons-nous donc, m. f., regardons, et tâchons de comprendre l'amour incommensurable du Père qui a eu pitié de nous et qui nous envoie, non pas un ange ou le prince des archanges, mais son propre Fils qu'il va traiter rudement pour éclairer les coupables et vaincre leur orgueil par un tel prodige d'amour. La mesure de l'amour de Dieu pour nous, elle est là : « *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret*. Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique. »

Et le Fils, qui déclarera plus tard que son pain quotidien, sa nourriture, c'est la volonté de son Père,

volonté bienveillante et salvatrice, est-ce que notre cœur ne devrait pas se rompre de joie et d'amour pour lui dire combien nous l'aimons ?

Quelques rayons de la divinité, les voiles de la divinité, l'amour le plus attrayant, voilà les leçons que nous sommes venus chercher à la crèche, dans le fait de la naissance du Sauveur Jésus : puissions-nous les garder jalousement comme un trésor dans notre cœur !

III. — *Dans la conduite des anges*

Il nous reste, m. f., pour achever notre méditation, à examiner attentivement la conduite des anges. Admirons leur extase ; partageons leur joie ; écoutons leurs chants.

1o *Admirons leur extase.* — Si la terre a trop méconnu le sublime mystère dont Dieu l'avait rendue le théâtre, le ciel, lui, savait, voyait, admirait. Oh ! sans doute les anges auraient-ils désiré que Dieu leur réservât l'insigne honneur de préparer le berceau de son Fils et de l'entourer du plus vibrant cortège d'amour qui se puisse imaginer. Pour son propre Fils Dieu n'a rien voulu de semblable : il a préféré le silence, la pauvreté, l'abaissement total.

Mais du moins, par delà les signes voulus d'un tel anéantissement, les anges ont reconnu la grandeur divine et leurs intelligences rayonnantes ont salué ce nouveau triomphe de l'amour divin. Jamais ils n'auraient osé concevoir, jamais ils n'auraient attendu pareille merveille ! Dans notre impuissance, joignons nos pauvres témoignages d'amour à ceux des anges, et redisons à Dieu : « Comme vous êtes grand, mon Dieu ! Comme vous êtes bon, mon Dieu, d'avoir secouru la misère de l'homme ! Comme vous êtes pleinement, ineffablement, notre Père !... » Admirons l'extase des anges.

2o *Partageons leur joie.* — Quelle dut être en effet la joie du messager divin que Dieu dépêcha pour annoncer à quelques privilégiés l'heureuse nouvelle de la naissance de Jésus ! Dieu s'adresse alors à des bergers, âmes simples, à des pauvres, cœurs très humbles. Pas plus qu'aux jours lointains où il choisira Geneviève, Jeanne d'Arc ou Bernadette Soubirous, Dieu ne s'embarrassera de nos préjugés humains et des hiérarchies mondaines auxquelles nous sommes tellement attachés : les premiers confidents de la naissance de Jésus, ce seront des humbles entre les humbles.

Vite l'ange accourt vers eux. Ils dorment, car c'est la nuit ; mais l'éclat que l'ange diffuse par tout son être les réveille. Ils sont tout tremblants : « Voyons, n'ayez pas peur, leur dit l'ange. C'est une bonne nouvelle que je vous apporte, pour vous et pour tout le monde : aujourd'hui même vient de naître pour vous un Sauveur, le Christ Seigneur, dans la cité de David. Comment le reconnaître ? Vous allez trouver un enfant vêtu de langes et posé dans une crèche. »

Comme la joie de l'ange fuse dans ce message rapide ! Il sait le péché d'Adam et la misère de l'homme ; son intelligence lucide lui révèle ce que Dieu attend de louange et de gloire de la part de sa créature. Et Dieu se penche vers elle, Dieu pardonne, il envoie son Fils : « Réveillez-vous, bergers ! Vous ne comprenez donc pas que c'est un nouveau monde qui commence et que l'histoire de l'humanité datera de ce jour de grande liesse ? Un Sauveur est né. *Alleluia !...* » Partageons la joie des anges.

3o Et le message de l'ange se termina par l'apparition d'une multitude de chérubins qui louaient Dieu en disant : « Gloire à Dieu jusqu'aux confins des cieux, et que la paix règne sur terre parmi les hommes qui sont l'objet de la bienveillance divine ! » *Ecoutons leur chant,* m. f.

Gloire à Dieu ! Pourquoi Jésus vient-il sur terre, sinon pour effacer dans son sang le péché qui avait outragé la Majesté divine ? Par lui l'humanité régénérée voit se rouvrir le ciel que la faute d'Adam avait fermé ; par lui des milliards d'âmes ressuscitées proclameront sans fin, dans la troupe grandissante des élus, confondus avec les cohortes immaculées des anges, la bonté infiniment miséricordieuse de Dieu, la gloire immarcescible de la Trinité sainte dont Jésus se fait l'incomparable ouvrier par son Incarnation. Gloire à Dieu !

Paix sur la terre ! Comment les hommes pourraient-ils désormais se haïr, se battre, s'entredéchirer, au spectacle d'un Dieu qui se fait homme pour les sauver, pour sceller leur fraternité, non point sur les champs de bataille, mais dans une crèche où sa faiblesse les désarme, avant le jour où la Croix deviendra, par le miracle du sang du même Dieu répandu pour tous les humains, le signe de la réconciliation !

Mais, m. f., quand on cite la parole des anges sur le berceau de Jésus, « Paix sur la terre », on prétend trop souvent la laïciser ; on bâtit le rêve sublime mais insensé d'une paix humaine, obtenue uniquement par des moyens humains, sans changer le cœur mauvais de l'homme, et dont le Christ est impitoyablement banni. Une telle paix n'est que la contrefaçon grossière de celle que Jésus est venu apporter au monde. « *Pax Christi in regno Christi,* la paix du Christ dans le règne du Christ », selon la devise du Souverain Pontife ; la vraie paix, la voilà, car ainsi l'ordre règne partout, parce que le Christ est partout à sa place. Cette paix-là, m. f., mendions-la fraternellement, en écho des chœurs angéliques, à l'étable de Bethléem, et puissions-nous la voir enfin se lever sur un monde qui se meurt d'avoir oublié ou méconnu sa leçon !

* *

Vous voyez bien, m. f., que les fêtes de Noël sont inépuisables et que notre foi peut y recueillir chaque année de nouvelles et fécondes leçons. Efforcez-vous de retenir celles qu'on vous a proposées dans les *préparatifs* de la Nativité, qui nous ont permis de lire au livre mystérieux de la Sagesse divine ; dans la *naissance elle-même,* où nous avons contemplé quelques rayons de la divinité et le témoignage de l'amour le plus attrayant; dans la *conduite des anges* enfin, qui nous a révélé l'extase, la joie et le chant d'allégresse de ces créatures si lumineuses et si proches de Dieu.

Et maintenant prions pour qu'un tel bienfait laisse une trace profonde dans nos cœurs ressuscités, et que nous nous rendions dignes, par une vie vraiment chrétienne, de jouir un jour de la vision sans voiles et de l'amour infini de notre bien-aimé Maître, venu sur terre pour nous rouvrir le paradis perdu, N.-S. Jésus-Christ. *Amen.*

II

PAIX AUX HOMMES

« *Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.* Gloire à Dieu au plus haut des